

Préambule

Comment ne pas aimer son lieu de vie ? Les lieux les plus déshérités trouvent d'ardents défenseurs : leurs propres habitants. À moins qu'ils ne s'exècrent au point de détester le décor qui sert de toile de fond à leur malheur. Paysage intérieur et paysage extérieur interagissent constamment. Le paysage le plus beau du monde ne saurait rendre heureux ceux qui ne le sont pas. Ils ne sont pas à même de le caresser du regard, de découvrir ses ressources, d'en éprouver les délices. Ils ruminent à n'en plus finir leur propre détestation.

Disons qu'il existe des lieux qui favorisent la disposition au bonheur sans pouvoir évidemment la créer. Langres et son pays sont certainement de ceux-là. Le paysage intérieur un tant soit peu dégagé, on peut apprécier à ne jamais s'en lasser ses remparts toujours recommencés, la cohérence de son architecture chargée d'une Histoire aussi mobile que les siècles mais où le dix-huitième a fini par tenir le haut du pavé, ses forêts profondes où on laisse aux arbres la possibilité de grandir, ses lacs au naturel bien que conçus pour alimenter le canal de la Marne. Cet environnement favorable ne saurait résoudre tous les

problèmes qui relient l'individu à la société, celui des pollutions par exemple. Il encourage néanmoins à les résoudre et d'abord à les poser de façon plus durable : dans une relation renouvelée en profondeur avec la nature. C'est déjà beaucoup.

Ici, le ciel et la terre ont partie liée. Si l'on regarde à perte de vue à partir des remparts, la terre et le ciel finissent très vite par se confondre. D'où le jeu des interrelations entre paysages terrestres et paysages célestes. On y trouve d'évanescences correspondances perpétuellement défaites et relancées. On s'abîme dans une contemplation qui ne détourne pas de l'action mais lui donne au contraire une énergie persistante. Et qui, finalement, éclaire autant qu'elle aère la pensée.

Le film « Langres, Diderot et nous... » témoigne d'abord de cette imprégnation en nous du paysage langrois. Les strates temporelles déposées ici, bien avant que les Romains ne construisent un arc de triomphe, ne nous éloignent pas du présent mais lui font gagner en densité. Il est impossible de faire bouger le présent sans faire bouger l'Histoire : celle des hommes mais celle aussi, bien plus considérable encore, de la Nature.

Ce petit livre réunit les textes du film – en français et en anglais – ainsi que les textes qui ont servi de base à leur choix. Il y est question de la vie et de la peinture selon Diderot, cet enfant du pays qui n'est pas demeuré au pays car il ne voulait devenir ni curé ni coutelier : les deux voies et métiers qui, en son temps et en son milieu, s'offraient à lui. Les écrits de Diderot sur la peinture nous ont fourni le point de basculement du film, de la nature à l'art, de l'art à la nature. Il n'y a pas de tableaux dans notre film mais peut-être, comme le suggère Diderot, n'existe-t-il pas de plus beaux tableaux que ceux de la nature. Cette indétermination des frontières entre la nature et l'art ne désignerait-elle pas la place encore vacante du cinéma ?

Il est encore question dans ces textes des remparts, des ciels, de la solidité de la pierre et de la volatilité de la poussière. Il y est question des saisons, de leur harmonie et de leur lutte. Il y est question des fondations sur lesquelles les hommes ont érigé leur courte histoire. Il y est question du bonheur de vivre et de créer envers et contre tout. Pussions-nous partager ce bonheur avec vous.

